

LA SERBIE

JOURNAL POLITIQUE HEBDOMADAIRE

RÉDACTION et ADMINISTRATION
8, rue du XXXI Décembre - Genève
Téléphone 14.05

Paraissant tous les Lundis

Rédacteur en chef : Dr Lazare MARCOVITCH, professeur à l'Université de Belgrade

ABONNEMENT } Suisse..... 6 fr. — par an
} Autres pays. 8 fr. — »

La délégation yougoslave à Genève

Des grands événements sont en cours et des plus belles perspectives s'ouvrent devant le peuple serbe, croate et slovène. De toutes parts arrivent des nouvelles réjouissantes sur les progrès accomplis dans la préparation de l'indépendance et de l'unité politique de notre peuple. L'avance des troupes serbes vers la Save, le Danube et la Drina coïncide avec la formation à Zagreb, du Conseil National des Slovènes, Croates et Serbes chargé de conduire le mouvement national de notre peuple en Autriche-Hongrie. Nous sommes venus au tournant de l'histoire et il ne manque qu'un geste pour proclamer la séparation totale de l'Autriche-Hongrie et l'union complète et intégrale de toute la nation serbe, croate et slovène, de l'Adriatique jusqu'au Vardar, de Voïvodina jusqu'aux montagnes historiques macédoniennes d'où partirent les Serbes pour la reconquête de leur patrie. D'accord parfait avec nos frères tchéco-slovaques et polonais, en harmonie avec la Roumanie patriotique et l'Italie mazzinienne, les Slovènes, Croates et Serbes s'apprentent à poser les bases concrètes de leur Etat libre et démocratique. D'un commun effort les trois branches de notre peuple unique, rivalisent pour faciliter la grande œuvre d'union nationale. Et comme symbole vivant de cette coopération et de cette solidarité nationales nous avons le bonheur et le plaisir de pouvoir saluer à Genève, sur le libre sol helvétique, les délégués yougoslaves, le Dr Korochets, le Dr Tchingria et le Dr Jeriav. Les conférences que ces artisans distingués de l'unité yougoslave auront avec les représentants du Royaume de Serbie et du Monténégro, l'échange de vues et d'informations avec leurs camarades du Comité Yougoslave, ce contact libre et direct doit aboutir à des résultats grands et positifs.

Dans ces moments si décisifs pour l'avenir de notre peuple tout entier, à l'aube de la réalisation de notre idéal le plus cher et le plus élevé, quel autre sentiment puisse nous animer que celui d'une foi absolue dans l'intelligence et le patriotisme de ceux qui sont appelés par la volonté du peuple à construire notre édifice national ?

Cette œuvre de résurrection et de construction ne semble pas pouvoir s'accomplir sans de nouvelles secousses et de nouveaux efforts. Malgré les concessions apparentes dans la note du nouveau ministre commun des affaires étrangères, le comte Andrassy, on a toutes les raisons de se méfier. La note d'Andrassy suppose l'existence de la Monarchie des Habsbourg, tandis que la reconnaissance de l'indépendance des Tchéco-Slovaques, des Serbes, Croates et Slovènes, et l'application juste et loyale des principes de Wilson signifient la dissolution de l'Autriche-Hongrie et son remplacement par de nouveaux organismes, jeunes, vigoureux et viables. Il en résulte logiquement et forcément qu'avant toute autre chose, un changement de base s'impose, et que, simultanément avec la capitulation de l'armée austro-hongroise — qui est aujourd'hui un non-sens, parce qu'un Etat qui n'existe pas, ne peut avoir d'armée — il faut remettre l'administration et le gouvernement de chaque peuple dans ses propres mains. Ce n'est qu'à cette condition et uniquement à cette condition que l'on peut causer d'un armistice avec les Habsbourg.

Les Magyars, qui sont nos pires ennemis et qui proclament toujours la théorie de l'intégrité de leurs possessions territoriales, sont en train de monter une comédie de démocratisation et

de nationalisation, dans laquelle ils mettent tous leurs espoirs. Cette intrigue nouvelle, cette mascarade arrangée, ne trompera personne. Les Magyars doivent se dessaisir des biens d'autrui ; les territoires roumains, slovaques, serbes et croates sont à remettre aux peuples respectifs, et ce n'est qu'avec une Magyarie purement magyare que l'Europe nouvelle peut se mettre en rapports réguliers. L. M.

La séparation de la Croatie de la Hongrie

— Un acte historique —

Le 29 octobre, à la Diète de Croatie, le député Smetozar Pribitchevitch a présenté la proposition suivante :

La Diète est invitée à décider que les rapports constitutionnels entre la Dalmatie, la Croatie, la Slavonie, Fiume et le royaume de Hongrie d'une part, ainsi qu'entre la Croatie et l'Autriche d'autre part, sont supprimés. Elle est invitée en outre à décider en particulier que la loi de compromis entre la Hongrie et la Croatie, y compris les articles constitutionnels, soit déclarée nulle et non avenue et qu'en conséquence le royaume de Croatie, de Slavonie et de Dalmatie doit être considéré dès maintenant comme autonome et indépendant, sous tous les rapports, de la Hongrie et de l'Autriche.

La proposition est motivée comme suit :

Le peuple des Croates, des Slovènes et des Serbes ne veut plus avoir de rapports ni avec l'Autriche, ni avec la Hongrie. Il réclame seulement l'union de tout le peuple sud slave dans son territoire ethnographique, depuis la région de l'Isonzo jusqu'au Vardar, en un Etat libre, souverain et indépendant. Le Sabor n'a aucun droit de prendre des décisions définitives au sujet de la structure intérieure de l'Etat, car il ne représente qu'une partie de notre peuple désigné par trois noms différents. Il appartiendra à l'Assemblée constituante de prendre des décisions au sujet de la forme de l'Etat et de la constitution. Le nouvel Etat sera établi sur une base démocratique et conformément aux principes de l'égalité de tous les droits des peuples au point de vue national et social.

Le président a mis aux voix la proposition de M. Pribitchevitch, qui a été adoptée à l'unanimité au milieu d'un enthousiasme général.

L'assassinat du comte Tisza

— La fin d'un coupable —

Le comte Tisza vient de payer de la vie sa politique criminelle qui a mis en flammes le monde entier. Mais il n'a pas quitté la terre sans avoir révélé, de la tribune du Parlement hongrois, les machinations et la préméditation du gouvernement austro-hongrois. Le discours de Tisza sur les plans autrichiens de changer par force la situation créée par le traité de Bucarest de 1913, est un document mémorable, de même que ses révélations sur l'histoire de l'ultimatum à la Serbie. Nous reproduisons dans le prochain numéro ce dernier discours, qui a échappé à l'opinion publique européenne, mais qui constitue la meilleure justification pour la liquidation totale d'un Etat qui n'a songé qu'à la guerre et à l'extermination des petits peuples. En effet, la guerre préventive à laquelle l'Autriche-Hongrie s'était décidée d'un cœur si léger, malgré les supplications de toute l'Europe, cette guerre est le crime le plus abominable commis contre l'Humanité. Et le comte Tisza déclarait ouvertement et cyniquement, le 22 octobre dernier, que l'Autriche-Hongrie avait préparé et déchaîné une telle guerre. Huit jours après cet aveu plutôt vantard, la main invisible de la Justice a frappé le coupable.

Une déclaration des Serbes, Croates et Slovènes en Suisse

Discours prononcé le 29 octobre, à Genève, à l'assemblée des représentants des peuples de l'Europe centrale

Mesdames, Messieurs,

C'est avec la plus grande joie que les organisations yougoslaves (serbes, croates, slovènes) en Suisse prennent part à la manifestation d'aujourd'hui pour la liberté et l'indépendance des peuples opprimés de la monarchie austro-hongroise. Nous avons toujours tâché de mener notre action non seulement parallèlement avec les grandes actions de nos centres directeurs : la Serbie libre et les organisations nationales de Zagreb et de Lioubliana, mais de la mener en même temps en harmonie avec les tendances justes de tous les peuples opprimés de la monarchie habsbourgeoise.

Les grands jours de lutte approchent de la fin, couronnés de succès simultanés sur toutes les lignes. Dans la Monarchie la lutte pénible de quatre ans s'achève par une concentration de toutes les branches et de toutes les forces de notre race yougoslave en un corps uni et indivisible. C'est cette unité qui nous vaut le nom de nation ainsi que les droits et la position correspondants dans la grande communauté internationale qui sera demain la Société des Nations.

Ce triomphe de la conscience nationale mûre est suivi au-dehors de deux autres triomphes. Le premier est la victoire des armes de nos alliés et de nos soldats unis, Serbes et Yougoslaves, qui ont chassé déjà l'ennemi du territoire du Piémont yougoslave, de notre Serbie à jamais glorieuse et méritante. Le second est la victoire de la grande idée de liberté des nations et de la justice pour tous, si vaillamment et noblement professés par la démocratie de nos alliés avec le président des Etats-Unis en tête. Ces trois faits, le triomphe de la conscience nationale, le triomphe de nos armes et le triomphe de la grande idée de la justice internationale donnent à cette horrible guerre la seule justification valable et aux peines et sacrifices inouïs que nous avons subis, la seule satisfaction digne.

Si le triomphe de nos grands buts est déjà évident et proche, la lutte ne cesse pas encore. Mais le chemin est déjà clairement déterminé et tracé, et tous ceux qui

marchent droit et sincèrement vers le grand but, ne doivent plus hésiter dans la compréhension de leur devoir. Il faut persévérer jusqu'au bout, comme nous avons commencé, en rangs serrés et unis, solidaires dans le respect de nos droits réciproques et de la grande justice universelle. C'est ce respect seul qui peut achever et assurer notre œuvre. Tout ce que nous réclamons, nous le réclamons au nom de la justice et tout ce que nous établirons pour nous et autour de nous, nous l'établirons dans le plein sentiment du droit et de la tolérance. C'est nous qui avons tant souffert des usurpateurs allemands et magyars, qui en savons toute la valeur, et c'est de nous que le monde attend l'application la plus intégrale de ces grands principes de sagesse et de bonheur des peuples.

Au nom de mes amis yougoslaves de toutes les provinces de la monarchie habsbourgeoise, des royaumes libres de Serbie et du Monténégro, futurs citoyens de l'Etat indépendant des Serbes, Croates et Slovènes, je salue les représentants de l'Etat indépendant des Tchéco-Slovaques, des Italiens bientôt tous unis avec l'Italie libre, des Polonais bientôt tous unis dans la Pologne indépendante et intégrale, des Roumains bientôt tous unis avec la Roumanie.

Que notre petite manifestation d'aujourd'hui sur le sol libre de la Suisse soit un stimulant de plus à nos défenseurs victorieux sur les tribunes politiques en Monarchie comme sur tous les fronts de guerre, et qu'elle rende hommage à la noble campagne de la démocratie de l'Entente et de l'Amérique pour le droit et la justice.

Je me permettrai de souligner l'importance spéciale que donne à ce meeting de liberté, la présidence d'un des champions les plus méritants pour la justice internationale et l'un des interprètes les plus fidèles de la haute pensée wilsonienne. Je finirai en priant M. Herron de se faire également l'interprète de notre solidarité de combat et d'idées, comme de notre reconnaissance à la grande démocratie américaine et à son illustre chef. Dr J. GMAJNER.

MARC DUFAUX

Notre éminent collaborateur, le distingué directeur de la Revue des Idées, le rédacteur en chef de La Suisse, M. Marc Dufaux, vient de succomber à la grippe. La maladie atroce qui, depuis quelque temps, fait des ravages à Genève, nous enlève ainsi un collaborateur précieux, en pleine activité de sa vie laborieuse.

Marc Dufaux appartenait à cette phalange d'esprits cultivés, amis dévoués de notre patrie et de sa juste cause, que la Serbie, après sa catastrophe, eut la bonne chance de trouver en Suisse et dont le soutien moral valait à notre pays une armée de cent mille hommes. Dans ces jours de détresse, Marc Dufaux venait nous offrir l'aide de sa plume, la seule qu'il était à même de nous offrir en ce moment-là. Son concours nous fut précieux, car c'était un ami dévoué, discret, loyal et simple.

Bien que très jeune encore, il fit déjà montre de qualités remarquables. D'intelligence supérieure, d'incroyable volonté, de raison et bon sens incomparables, il possédait en outre, au plus haut degré, ce qu'on pouvait appeler « le sens du réel ».

Esprit avisé et perpétuellement lucide, il captivait ses lecteurs, par la finesse de ses observations et la solidité de ses jugements. C'était un excellent chroniqueur, un critique avisé et un « fouilleur d'idées ». Aussi était-il très apprécié dans les milieux intellectuels de Genève. Ce talent de chroniqueur, il le tenait de son père, journaliste de marque, que le public suisse connaît bien, sous le pseudonyme de Pierre Duniton. — Ses lettres d'Angleterre, où il fut envoyé par La Suisse comme correspondant de guerre, sont pleines de détails cu-

rieux et aperçus psychologiques des plus intéressants sur le pays, ses mœurs et son activité pendant la guerre.

Comme écrivain, Marc Dufaux possédait de hautes qualités qui lui firent une place à part parmi les hommes de lettres modernes. Son style pur, clair et précis, d'un dessin fermé, ne manquait pas d'énergie. Aussi, du jour où il commença à écrire, il obtint un grand succès, ses écrits ayant trouvé place dans la Revue philosophique de Ribot. Cette revue scientifique, rédigée par des spécialistes, hantait l'esprit du jeune écrivain qui y publia plusieurs de ses travaux, dans lesquels il a traité des problèmes psychologiques.

Ces nombreux travaux ne suffisaient pas à l'activité du jeune Dufaux. Il assumait bientôt la direction de la Revue des Idées, puis peu après il prit aussi la direction de La Suisse, ce qui ne l'empêcha pas de collaborer toujours à La Serbie, à laquelle il resta fidèle jusqu'à sa mort. Il avait à peine 24 ans !

On aurait tort de croire que Marc Dufaux était un de ces jeunes doctrinaires d'aujourd'hui qui manquent de foi et d'enthousiasme. Bien au contraire. Il se passionnait pour les questions politiques presque autant que pour la science et les lettres. Il avait une âme facile à l'émotion et la provoquait chez les autres. Ce qui séduisait surtout chez lui c'était la droiture de son cœur et de son esprit.

Il partageait son affection entre sa Patrie et la nôtre, qu'il aimait d'une ferveur égale. Le soir même de la prise de Niche, il m'embrassa en me disant : « Cher ami, nous venons de prendre Niche ». C'était le triomphe de la justice qu'il m'annonçait par ses paroles. Il était ce soir-là très ému et comme ivre de joie. Ce fut hélas, notre dernier entretien !

A sa famille inconsolable nous exprimons toutes nos sympathies.

M. D. MARINCOVITCH.

La question des peuples en Hongrie

Longtemps la Hongrie paraissait un pays très fort au point de vue de cohésion intérieure. Les voix des opprimés n'étaient pas trop entendues de ce côté. La cause n'en était pas dans le contentement des opprimés, mais plutôt dans le fait que les prisons ont été hermétiquement fermées. Aujourd'hui, sous la pression des événements extérieurs, une force invisible se fait sentir des prisons, et les Magyars, quoique faisant mine de ne rien apercevoir, voient avec angoisse que des nuages très sombres voilent l'avenir de leur Etat « millénaire national et magyar ».

La volonté impérieuse des peuples de la Hongrie, des Yougoslaves, Slovaques, Roumains et Ukrainiens exige leur séparation complète et absolue de la Hongrie et cela pour plusieurs causes sur lesquelles on ne transige pas. La Hongrie est un Etat où le peuple magyar s'est arrogé tout le droit et toutes les jouissances. Nous serions injustes si nous disions que tout le peuple magyar détient le pouvoir. Le peuple magyar a ses élus: les comtes et les barons détiennent la richesse des terres, et les particuliers, les self-made-men, la richesse capitaliste. Les deux catégories tiennent en leurs mains les destinées tant des Magyars que des autres peuples. Ils ont su voler leur droit à la possession avec une idéologie nationaliste si puissante que chaque Magyar qu'il soit riche ou misérable, en est imbu jusqu'à la moelle; aussi une fosse profonde sépare les Magyars des peuples non-magyars qui sont méprisés et haïs. Le verbe des nationalistes magyars est la Le mot d'ordre des nationalistes magyars est la haine de tout ce qui n'est pas magyar, néfastes et catastrophales. Depuis 1900 un million et demi des citoyens hongrois ont émigré. Toutes les investigations concernant les causes de l'émigration concordent dans la conclusion que l'exode est causé par l'agglomération de la propriété foncière et le manque d'industrie.

Le seul remède à cette situation intenable est une révolution sociale, qui donnerait au prolétariat agrarien des terres labourables. Cette révolution exigerait trop de sang et les peuples non-magyars ne voient aucun intérêt à s'y mêler. La grande guerre qui faisait couler à flots leur sang pour des intérêts de maîtres est une obole par trop suffisante à un Etat dont ils n'ont connu que l'exploitation et l'humiliation. Dans la mer de sang de leurs fils, les citoyens de deuxième rang, le Serbe, le Croate, le Slovaque, le Roumain et l'Ukrainien se sont émerveillés pour vivre en homme libre. Ils ne veulent pas que les maîtres magyars interdisent à leurs enfants de prononcer les prières en langues nationales, ils ne veulent pas que leurs enfants restent des brutes, faute d'écoles ou qu'ils doivent fréquenter des écoles magyars qui les dénationalisent. Ils ne veulent pas tolérer que leur petite misérable propriété soit expropriée au profit des colons magyars « soutiens de l'Etat » et qu'ils soient obligés de s'expatrier de la terre où ont vécu et reposent leurs ancêtres. Ils ne veulent plus supporter la morgue impertinente et le ton méprisant des bureaucrates magyars. Ils ne veulent être jugés sans comprendre le jugement et l'apprendre seulement quand on les dépouille ou qu'on les mène à la potence. Enfin ces citoyens de deuxième rang savent aujourd'hui qu'on

peut vivre sur cette terre autrement qu'ils n'ont vécu sous l'oppression des maîtres magyars.

Ce sont les causes qui déterminent la résolution inébranlable des peuples de vivre dans leurs patries à eux, où le gendarme magyar ne veillera pas à leur sécurité.

Quiconque connaît, même superficiellement la Hongrie, doit convenir que le citoyen non-magyar de la Hongrie était ainsi traité. Les socialistes et les radicaux magyars, avec le professeur Oskar Jaszi en tête, l'affirment hautement, mais ils proposent une autre solution. Ils promettent aux peuples que la Hongrie nouvelle les rendra heureux, que la Hongrie nouvelle sera une Suisse d'Orient. Sans douter de la bonne foi de Jaszi et de ses adeptes, les peuples leur répondent que toute réconciliation est tardive. Il n'y a aucune promesse, si sincère soit-elle, qui pourrait changer la résolution des peuples martyrs. Car ils connaissent la structure de la Hongrie et les éléments qui la soutiennent. Seul l'orage semblable à celui qui a dévasté la Russie, peut régénérer la Hongrie. Et les peuples de la Hongrie ne veulent pas se baigner dans les nouveaux carnages, d'autant moins qu'ils savent que leurs territoires respectifs seront purgés sans secousse des chevaliers-brigands féodaux avec l'appui de leurs nationaux auxquels ils veulent se joindre. Les Yougoslaves de Balchka, Banat, Baranya, Medjumurje unis avec d'autres pays yougoslaves regardent avec confiance à leur Piémont, la Serbie démocratique, avec laquelle ils organiseront promptement leur Etat, libre des traditions pourries d'un monde qui a vécu.

Dr Ljubomir POPOVITCH.

Les pourparlers bulgares avec l'Entente

Nous reproduisons, d'après la « Frankfurter Zeitung » du 5 octobre, quelques extraits des rapports diplomatiques russes sur les pourparlers bulgares avec l'Entente — rapports publiés par l'organe des bolchéviques, Izvestia. Ces rapports sont très instructifs, parce qu'ils établissent péremptoirement que le gouvernement Radoslavoff avait le premier entamé des pourparlers en vue d'une nouvelle trahison bulgare. Nos lecteurs se rappellent d'ailleurs que nous avons déjà parlé, en son temps, des manœuvres bulgares en Suisse, qui n'eurent pourtant pas de chance sous le régime Radoslavoff. Il reste à voir ce que fera M. Malinoff, qui semble plus souple et plus adroit.

Vers le milieu du mois de septembre 1917, écrivent les « Izvestia », il y eut à Thonon, une réunion du Comité bulgare, en présence d'un délégué français, dans laquelle furent fixées les conditions politiques sous lesquelles la Bulgarie pourrait être séparée des Etats centraux. Bientôt après, de nouveaux pourparlers eurent lieu en présence d'un diplomate anglais qui gardant l'incognito, fit la déclaration suivante:

L'Entente a décidé, avant de jeter les forces du Japon dans la balance, ce qui provoquerait des concessions de la part de l'Entente envers celui-ci, de montrer encore une fois son incli-

nation pour la Bulgarie, dont toutes les ambitions nationales pourraient être accomplies et qui serait, dit-on, même prête à ne pas insister sur l'éloignement de Ferdinand. Il fit comprendre que les Bulgares pouvaient même espérer l'union de la Dobroudja et mentionna même la possibilité que la ligne Midia-Rodosto pourrait être obtenue par eux. Puis il parla d'une Macédoine autonome avec Salonique pour capitale. L'archiduc Stephan répondit qu'il aurait bien voulu voir un délégué russe, car depuis la révolution, les sympathies bulgares avaient augmenté et que sa participation était absolument nécessaire. Alors cette phrase échappa à l'Anglais: « Il n'y a plus de Russie. » Celui-ci tâcha tout de suite d'expliquer en disant qu'en ce moment nous étions beaucoup occupés avec nos affaires extérieures et que nous ne pourrions pas prêter suffisamment d'attention à la politique internationale. Il ajouta que l'Angleterre agissait au nom de toute l'Entente.

Les négociations continuèrent sur la base des demandes normales des territoires que le Comité avait posé.

Le plus remarquable est ensuite une dépêche du 9 octobre, qui dit: « Le chef des « larges socialistes » bulgares, Yanko Sarkisoff se trouvait justement à Berne, où il était venu pour prendre part au congrès syndicaliste. Ici il fit, envoyé par Malinoff, une visite à M. N. Victoroff, à qui il fit des communications sur la situation intérieure en Bulgarie. D'après ce que dit Sarkisoff, c'est le Comité central pour le ravitaillement qui est le centre de l'opposition en Bulgarie. Ce dernier a les pleins pouvoirs dans tous les domaines de la vie économique de la Bulgarie. Il a, dans toute la Bulgarie, ses sous-comités et ses représentants puissants, dans différents endroits, des droits spéciaux et ont une grande influence. Dans ces conditions, le fait que ce comité professe des idées d'opposition est d'une grande importance. En même temps, la méfiance des officiers envers le quartier général de l'état-major et de l'armée devient toujours plus grande. L'archimandrite Stephan estime que si l'Entente désirait maintenant la liquidation de la question macédoienne, cela donnerait à l'opposition la possibilité de prendre une attitude décisive dans la question de rupture de la Bulgarie avec les Puissances centrales. Les déclarations de Stephan sont identiques à celles de A. S. Ces deux personnes sont entrées en relations avec le représentant du Comité Central bulgare du ravitaillement en Suisse déjà depuis trois semaines. »

Les publications du « Izvestia » se terminent provisoirement avec une dépêche de l'ambassadeur de Russie, de la fin du mois d'octobre, dans laquelle on communique d'une source anglaise, les conditions acceptées par le Comité bulgare.

1. La Bulgarie cesse les hostilités contre l'Entente et s'engage à l'aider dans la lutte contre les Puissances centrales et la Turquie. La Bulgarie doit retirer ses groupes d'occupation de la Dobroudja roumaine et de la Serbie jusqu'aux frontières de 1913. 3. La Bulgarie doit donner des garanties contre la possibilité d'une action hostile contre l'Entente. 4. Le tsar Ferdinand doit renoncer au trône. 5. Introduction en Bulgarie d'un nouvel ordre de choses conforme à la volonté de la majorité. Lorsque la Bulgarie aura accepté ces conditions, l'Entente, elle aussi, cessera les hostilités envers la Bulgarie. Les possessions territoriales bulgares de 1913 peuvent être complétées par les régions suivantes: 1. Les territoires occupés par les Bulgares, c'est-à-dire la ligne du port Orphana passant par le lac Tachino, la rivière Struma, jusqu'à la frontière serbo-bulgare, les villes de Cavalla, Drama, Seres, Demir Hissar, et Orphana y compris; 2. L'île de Tasos; 3. Les régions turques en Thrace avec la ville d'Andrinople, à peu près la ligne Enos-Ergim-Midia.

Les nouveaux « amis » bulgares

1. Simon RADEFF

La « Zeit » du 2 octobre donne la caractéristique suivante de Siméon Radeff, un des trois plénipotentiaires bulgares qui ont conclu l'armistice à Salonique:

« Lorsque la première guerre balkanique éclata, un certain Siméon Radeff, ancien régent d'école primaire et comitadji macédonien bien connu, qui a vécu assez longtemps en France, fut nommé chef de la censure à l'Etat-major. Il occupa ce nouveau poste, grâce, outre ses scrupules, à deux autres qualités: la connaissance de la langue française et à la haute rageuse contre les Turcs, mais il ne se faisait pas une idée de son amour pour les Français, de même qu'il n'hésitait pas à marchander les prix des télégrammes avec les correspondants de guerre étrangers. Il provoqua un tel mécontentement qu'on a dû le révoquer. Tous ses agissements furent communiés aux ministres des Etats étrangers; Radeff n'était pas inconnu au corps diplomatique quand, après la guerre balkanique, il s'était mis à ramasser tous les petits postes et lorsqu'ensuite, au début de la guerre actuelle, il apparut, à l'étonnement général, comme ministre de Bulgarie, à Bucarest. Là aussi, à l'étonnement des Allemands, il fut en apparence l'intimus et l'informateur du remplaçant diplomatique d'alors. N'était-il pas possible et nécessaire d'empêcher cela? Cet homme n'était-il pas bien vu à Berlin, il y a peu de temps? »

On pourrait compléter cette caractéristique de Siméon Radeff par les paroles que son collègue autrichien à Bucarest lui adressa un jour au cours d'une discussion amicale: « Vous et moi, cher collègue, nous n'avons pas les qualités nécessaires pour la diplomatie: moi parce que je dis toujours la vérité et vous parce que vous ne la dites jamais! »

2. TAKEFF, ministre de l'intérieur

L'Agence bulgare a annoncé la reconstruction du ministère Malinoff par l'entrée des chefs d'autres partis politiques qui faisaient opposition au gouvernement Radoslavoff. « Ce remaniement, assure l'Agence bulgare, aura pour effet de stabiliser la situation gouvernementale et de renforcer la nouvelle orientation politique du pays. »

Les personnages nouveaux sont Theodoroff, ministre des affaires étrangères, du parti de Guéchoff, et Sakisoff, socialiste unifié. Parmi les membres du premier cabinet Malinoff qui restent ministres, il faut remarquer surtout M. Takeff, ministre de l'intérieur, le soutien le plus énergique des plans mégalomanes bulgares. C'est lui qui aussitôt devenu ministre dans le cabinet Malinoff, s'est rendu à Nisch, et y a ordonné de réunir les notables de la ville auxquels il a fait le langage suivant, d'après le journal bulgare le « Moravski Glas » du 7 août: « La Bulgarie a fait des sacrifices énormes, elle a dépensé plusieurs milliards et elle ne veut céder pas un pouce de terrain... Avec un million de soldats nous allons réaliser notre idéal, et nous ne voulons pas renoncer à nos droits. »

Nous préférons ne pas reproduire la suite de ce discours plein de menaces pour la population serbe, si elle ne se déclare pas bulgare. Ce qui nous importe, c'est de constater que les mêmes hommes qui ont travaillé avec l'Allemagne, se dépensent actuellement en déclarations d'amitié pour les Alliés. Il ne peut y être autrement parce que tous les Bulgares sont les mêmes, ils sont tous Bulgares au même degré!

FEUILLETON

PRILEP

Aucune ville de la grande patrie serbe n'est aussi populaire dans notre peuple que la ville de Prilep, capitale du roi Marko. Dès sa prime enfance, l'enfant serbe sait ce qu'est Prilep et comme l'adulte, il aime qu'on lui en parle, car lui-même conte et chante Prilep. Il n'est pas de Serbe, soit en Serbie ou ailleurs, qui ne soit ému en entendant prononcer le nom de Prilep, ville natale de Kraljévitch Marko, le plus grand et le plus populaire héros national de toute la poésie et la tradition serbes.

Dans les époques les plus reculées, Prilep était déjà célèbre. Bien avant l'arrivée des Slaves du Sud dans les Balkans, Prilep fut le siège épiscopal et un centre de commerce de grande importance. Les Slaves du Sud arrivèrent dans les pays qu'ils occupent aujourd'hui aux VI^e et VII^e siècles; ils s'établirent, alors dans les campagnes et les montagnes, en dehors des villes, et pendant longtemps ils reconnurent la souveraineté de Byzance; les villes restèrent les centres d'habitation des gouvernements byzantins auxquels les Slaves du Sud obéissaient et payaient les impôts.

Dans la seconde moitié du IX^e siècle, la Macédoine fut conquise par les Bulgares. L'administration d'Etat et les garnisons byzantines furent remplacées par celles des Bulgares. Ainsi les Slaves du Sud eurent pour maîtres les Bulgares dont le régime était excessivement dur pour ces paisibles habitants; le sort des Slaves fut des plus tristes sous cette domination, car les Bulgares et les Slaves de la Macédoine représentaient non seulement deux classes sociales opposées, l'une dominante, l'autre opprimée, mais ce sont deux peuples tout à fait différents par la civilisation et

la religion: les Slaves s'étaient convertis au christianisme, tandis que les Bulgares restèrent païens. Les Bulgares avec leurs coutumes barbares restèrent étrangers à la civilisation, ils ne purent être que les dominateurs les plus haïssables des Slaves qui vivaient dans les régions civilisées et florissantes macédoniennes de la Byzance, dans lesquelles on comptait plusieurs centres intellectuels: Salonique, Ochrida, Justiniana Prima, et autres.

Le mécontentement contre l'oppression bulgare se manifesta de bonne heure chez les Slaves macédoniens. Deux soulèvements éclatèrent dont l'un en 929 et l'autre en 931. Bien qu'ils n'aient donné aucun résultat, ils démontrèrent au moins le ressentiment du peuple contre ses oppresseurs. Le troisième soulèvement eut lieu en 969 et ses chefs furent quatre frères, Slaves de Macédoine. Cependant ce soulèvement réussit, et les Slaves macédoniens secoururent le joug bulgare et formèrent leur propre Etat.

En 973, le jeune Etat slave tomba de nouveau sous le pouvoir de la Byzance, mais ce ne fut que pour une courte durée. En 976, les mêmes quatre frères, qui délivrèrent la Macédoine de la domination bulgare, la délivrèrent également de celle des Grecs. La Macédoine redevint un pays yougoslave indépendant et Samuel, le plus âgé des quatre frères, se proclama empereur (976-1014). Ainsi Prilep devint, au lieu d'un centre étranger, un centre purement slave.

En 1018, les Grecs reconquirent la Macédoine et la gouvernèrent jusqu'en 1202. Cette même année, le tsar bulgare Kolojan l'arracha aux Grecs et la garda sous sa domination jusqu'en 1207, date où elle revint aux Grecs. En 1230, le tsar bulgare Assen II, par une pénétration brusquée conquiert la Macédoine, mais aussitôt après sa mort, les Grecs la reprirent. C'est ainsi qu'avec la Macédoine, Prilep changeait ses maîtres.

Jusqu'à cette époque, l'Etat serbe était encore faible pour pouvoir entreprendre avec succès l'action de délivrance de nos frères Slaves qui se trouvaient sous la domination bulgare et byzantine.

Mais en 1258, la Serbie, sous le règne du roi Ouroche (1243-1276) prend la défense des Slaves macédoniens, puis sous le règne du roi Miloutine (1282-1321) et de l'empereur Douchan (1331-1355) la Serbie libère définitivement ses frères slaves macédoniens. Prilep fut délivrée en 1283.

Cette date est l'inauguration du siècle d'or et de gloire éternelle de Prilep. L'empereur Douchan fit bâtir son palais dans lequel il passait des mois entiers pour s'y reposer de ses travaux militaires et d'Etat. Il y fit élever de nombreuses églises et monastères auxquels il fit des dons importants. Dans le testament, par lequel il faisait cadeau de plusieurs villages à la cellule de St-Sava sur la Atonska Gora, testament qu'il avait rédigé à Prilep en 1348, il appelle Prilep « grande et célèbre ville. »

Pendant le règne de l'empereur Douchan, Prilep fut le siège de son représentant Voukachine Mrggavitch qui, au nom de l'empereur, administrait une grande partie de la Macédoine. Après la mort de Douchan (1355), Voukachine Mrggavitch détacha la partie de la Macédoine qu'il administrait et se proclama ensuite roi serbe indépendant (1366). Dès lors, Prilep devint la capitale du nouveau royaume serbe du Sud et il l'est resté non seulement pendant le règne du roi Voukachine (1366-1371), mais aussi pendant le règne de son fils, le roi Marko (1371-1394).

Le roi Marko ou Kraljévitch Marko, sous le nom duquel il est connu dans les traditions nationales, fut tué à Rovine, dans la lutte contre le voïvode roumain Mirch, lutte à laquelle il prenait part en vassal turc. Après sa mort, Prilep tomba complètement entre les mains des Turcs, qui l'ont gardée jusqu'en 1912, date où elle fut délivrée par les armées serbes et rendue à la mère-patrie.

Il n'est pas de héros dans les traditions et la poésie du monde entier qui soit aussi populaire que l'est dans le peuple serbe Kraljévitch Marko. Dans les périodes sombres de l'invasion turque, Marko apparaît comme un grand patriote serbe. Bien

Réponse de Stoyan Protitch à la « New Europe »

Corfou, le 3 septembre 1918.

Monsieur
Seton Watson,
Londres.

Cher Monsieur.

Je viens de lire votre article *Serbia's choice* qui a paru dans la *New Europe* du 22 août dernier. Votre amitié, votre sympathie et votre travail pour notre cause nationale et à un certain point, mon passé politique me donnent, je crois, le droit de vous écrire ces quelques mots. Vous avez été, mon cher ami, pas mal mystifié dans cette occurrence.

Le changement du voïvode Putnik a été la conséquence nécessaire de son incapacité physique de travailler. D'après ma conviction, ce changement aurait dû avoir été fait beaucoup plus tôt et alors ce spectacle inusité et unique n'aurait pas eu lieu, que l'armée porte sur ses épaules son commandant au lieu que celui-ci la mène. Plus d'un an s'était déjà écoulé depuis que le voïvode Putnik était devenu incapable de visiter même une seule fois le front. Il n'était pas rare qu'une semaine entière se passât jusqu'à ce qu'il apportât des décisions urgentes. Pour le changement de son état major, vous trouverez une raison suffisante dans votre article même. Le groupe *l'Union ou la mort*, avait obtenu une influence notable dans l'entourage du voïvode. Nous, vieux radicaux, ou, comme vous le dites, les forces conservatrices du pays, avons toujours lutté contre la prépondérance des autorités militaires dans l'Etat, nous avons voulu et voulons que l'autorité civile soit supérieure et qu'elle soit le seul représentant de la volonté de l'Etat et du peuple. La *main noire* ou le groupe d'officiers *l'Union ou la mort* était une société secrète qui s'occupait de politique et qui voulait avoir une influence prépondérante dans l'Etat, pour elle-même. Le voïvode Putnik lui-même a succombé à cette influence et sa grande autorité a servi d'abri aux membres de cette société secrète. Le colonel Dimitriévitch a été le chef de la *main noire*. C'est lui qui protégeait et cachait Malobabitch; quant au passé de Malobabitch, vous pourriez demander des informations aussi à Hinkovitch. D'après ma profonde conviction, il a été un espion autrichien. En tous cas, le fait est notoire qu'il a été agent électoral du gouvernement, lors des élections en Croatie.

Aucun des officiers accusés n'a formulé une plainte quelconque contre le tribunal ou les juges.

Pendant toute la durée de la crise, son Altesse Royale le Prince Héritier a con-

servé la seule attitude digne d'un souverain moderne et constitutionnel.

L'opposition n'a pas eu et n'a, ni aujourd'hui, une attitude nette envers les officiers qui faisaient de la politique et qui avaient fondé la *main noire*. Dans la lutte contre le gouvernement et le parti radical, l'opposition faisait cause commune avec la *main noire*; c'est pour cette raison que l'opposition provoqua la crise de juillet 1917, malgré l'existence d'un document écrit spécial qui de lui-même excluait absolument la grâce de Dimitriévitch. Ceci est encore aujourd'hui un des principaux obstacles pour la concentration des forces politiques.

L'opposition se trouve en outre dans cette contradiction: elle veut la concentration et la coalition, mais en même temps elle en exclut Pachitch, moi, Lj. Yovanovitch et Andra Nikoloitch, lequel elle a obligé d'une façon démonstrative de quitter la présidence de la Skoupchtina nationale. Pachitch est, il est vrai, d'un âge avancé, mais par son esprit et ses vues, il est bien plus jeune que beaucoup de ces messieurs de l'opposition. Il est notre capital national, qu'aucun homme sage et aucun groupe sage ne voudrait rejeter. A notre grand regret, notre opposition le fait. Dans la jeunesse de Pachitch, il n'y a aucune tradition demi-turque; au contraire, dans cette jeunesse il y a des traditions révolutionnaires et occidentales, de même que chez nous autres, les forces conservatrices. Dans la Serbie de Kara-Georges, il n'y a jamais eu de place, ni pour des traditions demi-turques ni pour des traditions demi-autrichiennes. L'histoire des rois de Serbie même, en est la preuve et voilà pourquoi la Serbie a été et est encore le porteur de la libération et de l'unification nationale. Elle est la personification du grand principe révolutionnaire, si vous voulez. Vous-même, vous avez dû redouter il y a quelques années, que l'unification et la libération de notre nation ne pourraient être réalisées sans la destruction de la Turquie qui n'est en Europe qu'un camp militaire, sur les territoires étrangers, sans la destruction de l'Autriche, qui n'est qu'une administration et non un Etat, comme l'a dit Mazzini. Ce qu'il y a plus lieu de redouter, à mon avis, c'est que l'on ne rencontre là plus près de vous, mon cher ami, des traditions demi-turques ou demi-autrichiennes, qui entravent la réalisation de la libération et de l'unification de notre nation sur la base de la Déclaration de Corfou que la Serbie ne voudrait que consolider et élargir et nullement rétrécir ou

affaiblir. La Serbie parlementaire et démocratique, c'est la meilleure garantie que le Piémont plonge dans l'Italie, si toutefois l'Italie est parlementaire et démocratique. En Allemagne le plus grand particulariste, c'est la Prusse et chez nous ce sont ceux qui choisissent la Prusse pour modèle, et ceux qui montrent des velléités de modeler dans notre royaume unifié des relations nouvelles sur celles qui existent entre la Hongrie et la Croatie.

La Serbie ne pourra être contrainte à se contenter d'une base étroite serbe que par la *force majeure*. Elle lutte pourtant contre cette force par tous ses moyens encore aujourd'hui, comme elle l'avait fait hier et avant hier, et comme elle le fera demain et après demain.

En me tenant à votre disposition pour chaque autre information que vous pourrez toujours contrôler, ainsi que pour chaque discussion même contradictoire, je vous prie, cher ami, de bien vouloir retenir ceci: la Serbie a aussi ses difficultés, de même que tous les autres, dans cette grande et terrible guerre; dans sa situation politique si exceptionnelle et si délicate, il serait plutôt étonnant qu'elle n'en eût pas de plus fortes et de plus graves. Serait-ce trop demander à ses amis éprouvés, comme vous en êtes un, de ne pas aggraver ces difficultés par de telles critiques mal fondées. Je vous laisse à vous et à nos autres bons amis anglais le soin de donner une réponse équitable à cette question.

Je vous envoie par la poste le communiqué du gouvernement du 26 juin-9 juillet dernier concernant la dernière crise.

Il va sans dire que je vous autorise à faire de cette lettre l'usage que vous jugerez utile avec toute ma signature.

Votre dévoué
Stoyan PROTITCH.

M. Pachitch à Londres

Au déjeuner offert à M. Pachitch le 14 octobre, à Mansion House, par le lord-maire de Londres, le ministre-président de Serbie a prononcé un discours politique où il a dit entre autres ceci:

« La Serbie, en défendant son indépendance et en luttant pour la délivrance de ses frères, a mis tout en jeu. La Serbie est pleine de reconnaissance envers la Grande-Bretagne et les autres alliés qui l'ont aidée contre les brutalités du militarisme prussien. Elle n'oubliera jamais les secours envoyés par ses nobles alliés, qui ont versé leur sang pour le bien commun de l'humanité. La Serbie espère que ses alliés l'aideront dans l'œuvre de reconstruction de son pays ravagé et dans l'unification de tous les Serbes, Croates et Slovènes, conformément aux principes établis par la déclaration de Corfou. » (1)

(1) Il convient de constater que le texte de ce passage du discours de M. Pachitch a été inexactement reproduit par la presse suisse.

Lord Reading, le premier lord de la Justice, dans un discours très applaudi, a insisté sur le rôle glorieux de la Serbie dans la guerre actuelle. La Serbie, un petit peuple entouré de grands empires qui convoitaient son territoire, jaloux du pouvoir qu'elle exerçait — a souffert plus qu'aucun autre peuple, et certainement pas moins que tout autre peuple n'a souffert. Mais la Serbie a donné un exemple magnifique de ce qu'un peuple est capable de réaliser lorsque son âme est animée des sentiments du Droit et de la Justice. Nous étions tous conscients du martyre que la Serbie a souffert, et nous n'oublions pas l'admirable élévation de son esprit et la façon magnifique dont elle s'est arrangée pour supporter les terribles épreuves et les souffrances cruelles que le destin lui a assignées. Nous nous réjouissons avec celle du changement survenu et surtout de la grande part jouée par l'armée serbe. »

En terminant Lord Reading a fait encore cette constatation importante: « Qu'il me soit permis de dire en ma qualité de chef suprême de la justice de ce pays, qui sait à quoi on s'attend ici, que la justice est miséricordieuse lorsqu'il existe des circonstances atténuantes, mais lorsqu'il n'y a pas de telles circonstances, il convient à la justice d'être sévère. »

Une manifestation des groupements nationaux de l'Europe centrale

Les représentants des organisations nationales de l'Europe centrale résidant en Suisse se sont réunis à Genève le 29 octobre, sous la présidence de l'éminent écrivain et homme politique américain, le professeur G.-D. Herron.

L'assistance se composait d'Italiens (d'Autriche et du royaume), de Polonais, de Roumains (de Hongrie et du royaume), de Tchéco-Slovaques et de Yougoslaves.

Les délégués suivants ont pris la parole: le Dr Vercesi, au nom des Italiens; le Dr C.-M. Morawski, au nom des Polonais; L. Aurel Popovici, au nom des Roumains; l'ingénieur P. Baratchich-Jacquier, au nom des Tchéco-Slovaques; le Dr Ivan Gmajner, au nom des Yougoslaves.

Tous les orateurs ont affirmé, au nom des organisations qu'ils représentent, leur volonté de repousser toute tentative d'assujettissement ou de fédéralisme dans le cadre de la monarchie des Habsbourg. Ils ont, en outre, déclaré catégoriquement que le but poursuivi par leurs peuples est la réalisation de leur complète indépendance et de leur unité nationale.

L'assemblée a adopté à l'unanimité une déclaration dans ce sens.

Les étudiants yougoslaves à M. Kramarz

La jeunesse universitaire yougoslave de Genève a adressé à M. le Dr Kramarz le télégramme suivant:

« Vila », Société des étudiants serbes-croates-slovènes, à Genève, fidèle aux principes émis par la déclaration de Corfou et aux idées de la solidarité slave, salue avec enthousiasme votre arrivée dans notre ville et la considère comme signe de la prochaine libération du peuple-frère tchéco-slovaque.

Vice-président: George Théodorovitch, de Zagreb.

qu'il fut forcé de reconnaître la souveraineté turque, il fit tous ses efforts pour maintenir les traditions nationales et chrétiennes des anciens souverains serbes. Il fit bâtir des églises et des monastères, leur faisait de précieux dons, secourait les pauvres, protégeait les faibles et son peuple contre les violences des Turcs et lui apprenait la morale et la justice. Bien qu'il fut parfois, en vassal turc, obligé de combattre aux côtés des Turcs, contre les souverains chrétiens, il ne l'a fait qu'à contre-cœur, car il ne pouvait faire autrement. « Que Dieu veuille que les chrétiens soient vainqueurs, même si ma vie devait être le prix de leur victoire », disait le roi Marko à la veille de la bataille contre le voïvode Mircha, dans laquelle il trouva la mort. Et les chrétiens furent en effet vainqueurs. Ces paroles du roi Marko furent fidèlement inscrites dans les Chroniques d'un contemporain.

Le patriotisme de Kraljevitch Marko, ses œuvres pour le christianisme, son amour pour le peuple serbe, son caractère droit et sa vie pleine de morale, ainsi que ses dernières paroles, l'ont rendu très populaire déjà parmi ses contemporains et les générations qui l'ont immédiatement suivi. Plus tard, pendant le siècle du noir esclavage sous le Turc et pendant d'autres époques sombres, le peuple serbe invoquait toujours la mémoire du roi Marko, le chantait et le glorifiait. « Il n'est pas de Serbe qui ne connaisse le nom du roi Marko », avait dit Vouk Karadjitch (1787-1864), poète de la nouvelle littérature serbe.

Il existe un nombre énorme de poèmes et de contes consacrés à Kraljevitch Marko. Le peuple serbe a lié à son nom l'époque la plus glorieuse de son passé, ainsi que sa lutte contre les Turcs. Enfin le peuple serbe lia à son nom tous ses espoirs de délivrance, d'unité, de liberté et d'un meilleur avenir.

Selon les traditions nationales, Kraljevitch Marko n'est pas mort. Il s'était retiré, avec son cheval Charats, dans une grotte

de Demir-Kapou. Là, il avait mis par terre un peu de mousse, et avec son épée, il avait fait une brèche dans la roche dans laquelle il l'avait déposé. Puis il se coucha et s'endormit. Son cheval se nourrit d'un peu de mousse, et son épée sort lentement de la brèche. Quand le cheval aura mangé toute la mousse et quand le sabre sera sorti, le roi Marko se réveillera, sortira de sa grotte pour délivrer et unir le peuple serbe.

Tout enfant serbe connaît ce mythe du réveil du roi Marko. Lorsque, en 1912, les soldats serbes, comme s'ils marchaient sur des ailes, délivrèrent la Macédoine, ils racontèrent avoir vu dans leur imagination et dans leur enthousiasme, le roi Marko, sur son cheval Charats, courir devant eux et les conduire à la victoire...

On voit combien le roi Marko était étroitement attaché à la ville de Prilep, au bel avenir du peuple serbe, pour lequel il avait rêvé durant des siècles et pour lequel il avait consenti des sacrifices comme aucun autre peuple.

RR RR

T. R. GEORGEVITCH.

Les pays de la nation serbe, par A. STANOYEVITCH, inspecteur d'Académie. (Nice, 1918. Edition de l'auteur).

L'opuscule de M. Stanoyévitch, malgré sa forme modeste, est une étude très instructive et très intéressante. Dans le désir d'offrir au public un ouvrage concis sur les pays et le peuple serbo-croates-slovènes, l'auteur a su distinguer le principal du détail, le général du particulier, et c'est pourquoi on peut considérer son essai comme très bien réussi. M. Stanoyévitch est connu par sa façon particulière de causer sur les sujets les plus arides, ce qui rend la lecture de son livre très facile et très agréable. L'exposé des conditions géographiques et hydrographiques, de la constitution géologique, de la flore et de la faune, n'est pas limité à la simple description du terrain, mais il est accompagné de remarques

complémentaires sur le caractère général du pays. Aussi dans la seconde partie, consacrée à la population, à côté des notions d'ordre ethnique très bien coordonnées, on trouve d'autres informations historiques et politiques non moins utiles à savoir.

Le livre de M. Stanoyévitch est à recommander, particulièrement à ceux qui n'ont que des connaissances imparfaites de nos pays. Ils y trouveront des indications sûres et faciles à comprendre et à retenir.

R.-J. ODAVITCH: *Essai de bibliographie française sur les Serbes, Croates et Slovènes*, depuis le commencement de la guerre actuelle. (Paris, 1918. Edition de l'auteur, 72, rue Denfer-Rochereau).

M. Odavitch a rendu un service inappréciable à l'histoire politique et culturelle de la délivrance et de l'union politique des Serbes, Croates et Slovènes, en publiant ce livre au titre modeste d'*Essai de bibliographie*. Ce n'est pas un essai, mais une véritable bibliographie, incomplète, il est vrai, mais remarquable par le nombre imposant des ouvrages mentionnés et des articles de journaux et de revues cités. Il serait à désirer cependant qu'une bibliographie complète, s'étendant sur les ouvrages et les articles en toutes langues soit élaborée. De même qu'en français il existe une jolie littérature en anglais, M. P. Popovitch avait pendant un certain temps publié des notices bibliographiques dans son bulletin de presse à Londres, mais il y a longtemps qu'il a cessé ce travail utile.

Quant à la bibliographie de M. Odavitch, nous regrettons que notre journal y est à peine mentionné, quoiqu'il contienne un matériel important pour l'étude de notre lutte nationale.

La lutte des Serbes, Croates et Slovènes en Autriche-Hongrie

Les Serbes de Voïvodina et l'union nationale

Pourquoi la Voïvodina garde-t-elle le silence ?

Le « Glas Slovenaca, Hrvata i Srba » de Zagreb publie dans son numéro d'aujourd'hui la lettre suivante d'un Serbe de Hongrie :

« Plus le mouvement yougoslave s'étend et se renforce, plus nombreuses s'élèvent dans notre presse des voix qui demandent : Que font les Serbes dans la Hongrie du Sud ?

Notre silence ne peut surprendre que ceux qui ne savent rien de notre situation. Nous ne pouvons pas aujourd'hui dire ce que nous pensons ; nous n'avons ni journaux, ni livres, ni brochures. Nos jeunes gens sont depuis longtemps aux armées et nos vieillards viennent à peine de sortir de prison. Nos littérateurs et nos hommes politiques sont obligés de se faire sous peine d'être incarcérés. Seuls peuvent parler ceux qui sont à l'abri des griffes de la police magyare.

Du reste, le monde entier n'est-il pas renseigné depuis longtemps déjà sur nos vœux et sur nos revendications ? Il n'y a qu'à feuilleter nos journaux d'avant la guerre pour y trouver, exposés, dans leurs grandes lignes, les deux bases fondamentales de notre politique : l'idée de l'unité nationale et le principe de l'union nationale. Chaque fois que nous l'avons pu, nous en avons fait la profession publique ; aujourd'hui nous les portons en nous, en les cachant, mais avec d'autant de fermeté de sincérité et d'honnêteté que ceux qui peuvent parler et dont on peut entendre la parole.

L'idée de l'union nationale est en éveil non seulement chez les chefs politiques, mais aussi dans le peuple entier. Et cela, nos amis et nos ennemis le savent bien. »

L'union avec la Serbie et le Monténégro

— Discours du député Rybar au Reichsrat —

L'« Edinost » de Trieste publie *in extenso* dans son numéro du 13 octobre le discours prononcé à la séance du Reichsrat du 8 octobre par le député slovène Rybar. Nous en publions ici quelques passages essentiels :

« Le moment est venu de liquider la vieille Autriche, et peut-être quelque chose de plus. Dans ce pays tout a été mensonge et tromperie... La majorité des peuples n'avaient aucun enthousiasme pour la guerre, et il eût été miraculeux que les peuples slaves, en premier lieu notre peuple yougoslave, aillent à la guerre avec enthousiasme. Représentez-vous seulement, je vous prie, la situation telle qu'elle était au moment où la guerre a éclaté. La guerre européenne a suivi la guerre balkanique, dont le but était la destruction de la Turquie. La Serbie et le Monténégro n'étaient pas seuls à se réjouir de régler enfin leur compte avec leur vieux ennemi, la Turquie ; nous aussi, Yougoslaves de la Monarchie, non seulement nous sympathisions avec les peuples balkaniques qui luttaient pour leur liberté, mais nous étions enthousiasmés pour ce combat sans répit de notre race contre la Turquie. Et voilà maintenant qu'un décret nous dit de nous battre contre les Serbes et les Monténégrins, contre nos propres frères nationaux, en nous plaçant aux côtés de ceux que nous souhaitions de tous nos vœux voir disparaître de l'Europe.

Il a fallu les derniers événements militaires pour obliger le gouvernement à venir à nous avec je ne sais quelles promesses d'autonomie, etc., et quand la situation sur le front s'aggravait de plus en plus, on est venu nous apporter l'offre d'un Etat libre dans le cadre de la Monarchie... Qu'il me soit permis de dire en peu de mots que l'espoir de voir la nation yougoslave se contenter d'une telle offre est une pure illusion. (Approbation.) Il n'y a pas aujourd'hui un seul Yougoslave conscient, qu'il soit Slovène, Croate ou Serbe, qu'une telle solution puisse satisfaire. (Très bien!) Si l'on a l'intention de faire quelque chose de pareil et si l'on espère produire ainsi une impression à l'étranger, on se trompe lourdement...

Nous n'avons aucune confiance en vous, car ce que vous nous promettez quand vos affaires vont mal, vous le reprenez lorsque la situation change sur le front. »

L'orateur parle de l'histoire de l'Autriche et ensuite de la déclaration de mai du Club Yougoslave.

« Mais comment l'a-t-on accueillie, la déclaration de mai ? On a commencé par ne pas nous prendre au sérieux, par ne voir dans tout cela que des phrases, qu'un drapeau pour lequel nous continuions à combattre sans être bien résolus à persister dans nos revendications. Plus tard, quand on s'est rendu compte de l'una-

nimité de la nation dans ce mouvement pour l'union des peuples slaves, quand on a compris l'importance de cette demande d'union et d'indépendance d'Etat, réclamée par notre nation entière, depuis la Carinthie au nord jusqu'au Vardar au sud, on nous a considérés comme traîtres et traités en conséquence. »

Le comte Andrassy et la question yougoslave

Le « Hrvatska Rijec » du 14 octobre donne la caractéristique suivante du comte Andrassy :

« L'un des politiciens magyars les plus réactionnaires, qui s'est le plus absolument identifié avec la politique de guerre des puissances centrales, depuis la remise du fatal ultimatum à la Serbie jusqu'aujourd'hui, celui qui a le plus énergiquement prêché l'alliance complète entre la Monarchie et l'Allemagne, et qui a même accepté l'idée allemande de la Mitteleuropa politiquement et économiquement unifiée. Nous particulièrement, nous devons rappeler à l'opinion publique que c'est le comte Andrassy qui a déclaré au Parlement hongrois, au moment où il croyait que Budapest ferait la loi à toute l'Europe, que la question yougoslave doit être résolue par le fer et par le feu. Si les Magyars supposent qu'un délégué pareil jouira de quelque crédit à la Conférence internationale, c'est une illusion de plus à ajouter à la série de leurs illusions incurables. Rien ne montre mieux à quel point invraisemblable ils sont encore aveuglés que les affirmations de leur presse, d'après lesquelles le comte Andrassy montrera et prouvera à Wilson et aux autres hommes d'Etat du monde que les peuples non-magyars jouissent déjà en Hongrie de la liberté et des droits revendiqués par Wilson dans ses messages bien connus au Congrès américain ?

Les Magyars sont tellement en retard sur l'esprit de notre époque, qu'ils considèrent encore et toujours la question yougoslave comme une question intérieure et localement hongroise. Il est heureux cependant qu'ils n'aient plus aujourd'hui la force et la puissance nécessaires pour imposer une telle conception de notre question aux facteurs compétents de notre politique. »

Un tableau de la Hongrie

Le « Jug » du 17 octobre vient de dépeindre d'une façon impressionnante les qualités prépondérantes de la Hongrie actuelle :

« On sait déjà chez nous que la Hongrie est le coin le plus réactionnaire de l'Europe. La Hongrie est un globe terrestre à part, et les gens y vivent sans doute dans une atmosphère tout autre que celle du reste du monde. C'est pour cela que chez eux les mêmes mots n'ont pas le même sens ! Et leur démocratie est unique au monde. Leurs « radicaux » eux-mêmes (qu'on appelle des fauteuils ministériels « les bolchéviks ») ne sont eux aussi que des radicaux magyars. C'est ainsi qu'avant-hier le parti magyar, radical démocrate (joli titre !) a adopté une résolution où il est question (une fois de plus) de permettre une juste participation des nationalités dans la vie politique de la Hongrie, mais où le parti maintient — lui qui est l'élément le plus démocratique et le plus radical — le postulat qu'il ne soit pas touché à l'unité de l'existence millénaire de l'Etat. De même que le terme « couronne de Saint-Etienne » a une signification mystique particulière dans la terminologie politique magyare, de même « l'existence millénaire de l'Etat magyar » a une signification éthique particulière pour le public magyar.

L'Etat hongrois n'étant en réalité — dans son unité actuelle — que le produit du compromis de 1867, a donc sensiblement moins de mille ans, ce qui n'empêche pas les éléments radicaux démocrates magyars eux-mêmes de vivre sans pouvoir se séparer de la puissance magique d'un produit féodal qu'ils présentent au monde moderne sous l'aspect d'un « Etat millénaire unique ». Ce n'est pas le seul mensonge historique par lequel les Magyars cherchent à tromper la conscience du monde et à justifier le maintien de la terreur qu'ils exercent depuis cinquante ans sur les nationalités qui représentent d'après les statistiques officielles magyares 49 % de la population — de la Hongrie, et brûlent d'impatience de voir disparaître cette force « éthique » qui les tient dans un ensemble unitaire et qui apparaît au monde entier comme une hache ou comme un glaive perpétuellement menaçant.

Toute la société magyare est sans valeur pour la démocratie d'aujourd'hui ; ni Karolyi, ni Jaszi, ni la franc-maçonnerie, personne chez eux n'est vraiment démocrate. Il y en a qui croient être des démocrates, mais dès qu'ils se mettent à par-

ler, leurs premiers mots sont « Etat unitaire millénaire » : un mensonge historique et une impossibilité ethnique ! Sans aucun doute, dans l'ensemble actuel des Puissances Centrales, la Hongrie reste encore, même sous le manteau brillant de la démocratie radicale, la dernière forteresse où se maintient la féodalité.

Il n'y a dès lors pas lieu de s'étonner s'ils résistent aujourd'hui le plus énergiquement aux idées de Wilson. Il est vrai qu'ils acceptent « en principe » les 14 points — parce qu'il le faut bien — mais ils les interprètent... à la magyare ! Le « Pester Lloyd », organe officieux du gouvernement magyar, a scufflé Wilson en écartant l'Etat yougoslave indépendant sous prétexte que la création de cet Etat est contraire aux principes de Wilson. Et ces gens pensent, en écrivant ainsi, obtenir une paix à bon marché !

Le « Pester Lloyd » refuse comme sans valeur l'accès à la mer que les Yougoslaves offrent à la future Hongrie et qui serait garanti par les traités, et il déclare textuellement :

« Nous sommes sans doute d'accord avec Wilson sur ce point et nous le prenons au mot : « Notre accès à la mer doit être garanti libre et sûr. Et il ne peut l'être que s'il mène à travers le domaine propre de l'Etat (magyar). La solution de la question yougoslave n'est donc possible que dans l'intérieur de l'Etat de Saint-Etienne. Toute autre solution est contraire aux idées du président Wilson et sera sûrement repoussée, non seulement par les Magyars, mais aussi par Wilson. »

Le « Jug » termine en rejetant toute idée d'une liaison quelconque avec la Hongrie :

« Naturellement, nous n'avons aucune raison de lier notre sort au cadavre politique qui a trop longtemps empoisonné l'air nécessaire à notre vie nationale. L'Etat magyar actuel n'est plus qu'une chose, qui peut-être conserve quelque prix pendant un temps encore. Il nous faut prendre garde à ce que notre corps sain ne soit pas intoxiqué par le contact du corps en décomposition du malade millénaire qui trouvera finalement la paix éternelle. »

Déclaration des Serbes et Croates de la Hongrie du sud

Le « Jug » d'Ossiek du 20 octobre publie la « Résolution des Serbes et Croates de la Hongrie du sud » prise le 2 octobre 1918 à la réunion des délégués.

1. Au moment de la transformation de la monarchie austro-hongroise, tandis que toute facilité est donnée aux peuples de l'Autriche et à la race dominante hongroise d'exprimer leur point de vue politique, les Serbes et Croates (Bunjevci et Chokci) de la Hongrie du Sud, qui n'ont aucun député à eux au parlement hongrois, sont mis dans l'impossibilité de faire connaître soit dans des assemblées soit par leurs organes publics, leur opinion dans les questions touchant la libre disposition des peuples. En effet, le gouvernement hongrois a suspendu la liberté de réunion et la liberté de la presse et elle punit pour délit d'excitation et de haute trahison en vertu des §§ 171-173 de l'article VI de la loi de 1878, tous ceux qui essaieraient, conformément au point de vue général de la nation, de se déclarer publiquement dans la question de la libre disposition nationale.

2. En considération des circonstances, les Serbes et Croates indépendants de la Hongrie du sud ont décidé, en vue de fixer leur point de vue politique général, la convocation d'une assemblée de délégués, par la voix de laquelle ils déclarent à l'unanimité qu'ils considèrent la conférence de la paix comme seule compétence pour résoudre la question yougoslave en ce qui concerne la Batchka, le Banat et la Barania, parties intégrantes de l'Etat libre commun de tous les Yougoslaves. (Souligné dans l'original.)

3. Ils désavouent toute démarche politique qui serait tentée, en dehors du point de vue exposé plus haut, dans la question yougoslave en relations avec la Batchka, Banat et Barania, car ce point de vue répond seul à la conception politique générale de tous les Serbes et Croates dans la Hongrie du sud.

Déclaration des Musulmans de Bosnie

Tous les journaux yougoslaves publient la déclaration suivante des Musulmans de Bosnie.

« Nous déclarons par la présente être d'accord avec les principes de la résolution de Zagreb de mars 1918 qui affirme le principe de la libre disposition nationale et de l'union de notre nation

entière des Serbes, Croates et Slovènes en un Etat national indépendant, élevé sur les bases démocratiques. En nous conformant à ces principes fondamentaux, nous désavouons toute participation à la vie publique et toute déclaration faite par un particulier ou par un groupement sans l'assentiment préalable du Conseil National des Serbes, Croates et Slovènes.

Signé : Dr Halidbeg Hrasnica, Dr Mehmed Spaho, Zija Risaefenditch, Dr Mehmedbeg Zetchevitch, Dr Mustafa Denislitch, Hafsi Muftitch. »

Nouvelles de Serbie

Les mensonges bulgares

Le radiogramme bulgare du 23 courant communique un article du *Preporetz* concernant le retour des Bulgares de Macédoine et de la Morava à leurs foyers, ce qui en vérité veut dire le retour des Serbes de l'esclavage en Serbie libérée. Dans leur cynisme incroyable, les Bulgares prétendent que ces gens ont fui leur pays en 1913 à cause du terrorisme serbe et qu'ils reviennent maintenant chez eux où ils seront sous la protection des Français et Anglais. Ils n'oublient qu'une chose, c'est qu'une commission internationale est en train d'être constituée et qu'elle aura l'occasion de comparer les affirmations bulgares avec l'état de choses réel et apporter le jugement définitif sur la Bulgarie. Protestant de toute son indignation contre les mensonges perfides bulgares, le gouvernement serbe attire l'attention de l'opinion publique mondiale sur les rapports prochains de la Commission Internationale.

Encore des atrocités bulgares !

D'après les rapports des personnes qui ont rendu visite aux camps des prisonniers serbes en Bulgarie, l'état de ceux-ci est misérable. Les prisonniers serbes se trouvent depuis trois ans sans aucun abri, bien qu'il y en eût parmi eux bien des malades. Les camps des prisonniers serbes n'ont point reçu de visite médicale et ont manqué des médicaments les plus élémentaires. Les morts et les mourants étaient couchés les uns à côté des autres. Le publiciste anglais Price, qui avait parmi d'autres visité les camps serbes en Bulgarie, affirme d'avoir vu que la même voiture qui emportait des prisonniers morts de maladies contagieuses, s'en revenait au bout d'une demi-heure portant du pain, qui avait été distribué aux prisonniers. La nourriture consistait exclusivement en pain, en quantité insuffisante.

En plus de toutes ces tortures, auxquelles les prisonniers serbes avaient été exposés, on les massacre au moment où ils retournent à leurs pays. Le 8 octobre sont arrivés, en effet, à Vlassotince 250 soldats venant de Bulgarie et qui racontent que les soldats et les paysans bulgares ont tué 8 de leurs camarades dans le village Miloslavovo près Trne.

(Communiqué du bureau de la presse serbe à Corfou)

Un témoignage sur le martyre des prisonniers serbes en Bulgarie

Le correspondant particulier du « Times » à Sofia, télégraphie à son journal (no du 23 octobre) :

Les prisonniers français et anglais n'avaient pas souffert tellement de mauvais traitements, mais c'était bien différent avec les Serbes. Les soldats de nos vaillants alliés des Balkans qui sont tombés entre les mains de leurs ennemis impitoyables, les Bulgares, ont été continuellement maltraités de la façon la plus perfide. Sur près de 50.000, il n'y en a que 20.000 qui ont pu survivre à ce traitement brutal pendant ces trois ans. Des officiers britanniques ont vu, de leurs propres yeux, comment les Serbes furent battus et même souvent fusillés sans excuse. Un de nos prisonniers libérés dit :

Les pauvres diables ont été battus jusqu'à ce que mort s'ensuive ou tués d'une façon dont aucun pays civilisé ne permettrait que l'on traite les chiens. Les Serbes ont été fusillés sur le champ, pour soi-disant lenteur en obéissance, jusqu'à il y a peu de jours. L'autre soir l'un d'eux a été tué dans sa tente par une sentinelle bulgare, à quelques mètres de nos lignes. Nous avons tout entendu.

Comme habitations, on les laissait coucher dans la boue, et quand ils s'abattaient sous les mauvais traitements, on les laissait mourir, sans faire la moindre des choses pour diminuer leurs souffrances.